

Les freins au transfrontalier

Faible qualification, méconnaissance du marché de l'emploi allemand et niveau de langue insuffisant constituent les principaux freins au développement du travail frontalier dans le sud de l'Alsace. Ce sont les conclusions d'une étude du CNRS dévoilée hier à Mulhouse.

ALORS QUE LE CHÔMAGE est au plus bas dans le Bade-Wurtemberg et que les entreprises allemandes demandent de la main d'œuvre, qu'est-ce qui empêche les Alsaciens et notamment les jeunes de la région mulhousienne de chercher un emploi en Allemagne ? Sur 79 000 jeunes actifs haut-rhinois (âgés de 17 à 29 ans), ils ne sont que 1200 frontaliers, dont 9 sur 10 en Suisse (alors que le nombre de demandeurs d'emplois s'élève à 18 000). Pour répondre à cette question, le sociologue strasbourgeois Vincent Goulet a épluché les statistiques de l'INSEE et de Pôle emploi depuis 2011, questionné par écrit 250 demandeurs d'emploi et mené quarante entretiens directs avec des jeunes. Le résultat de cet travail de six mois a été présenté hier à l'université de Haute-Alsace.

Premier constat : la mobilité ne



Le sociologue Vincent Goulet a présenté le résultat de ses six mois d'enquête sur les freins au travail frontalier. PHOTO DNA - J.S.

tente guère la jeunesse haut-rhinoise. Même pas pour se déplacer d'une quarantaine de kilomètres. « Ils cherchent d'abord un travail au plus près de chez eux », indique l'universitaire.

Un complexe linguistique

À cela s'ajoute un manque de connaissance du marché de l'emploi allemand, voire de la culture allemande. « Ils y vont faire des courses et pour des loisirs, mais ils n'ont pas d'amis ni de famille dans le Bade-Wurtemberg ». La rareté des transports en commun amplifie ce phénomène. Troisième frein identifié : des

qualifications trop faibles.

Et puis, surtout, se pose le problème linguistique. Le sociologue identifie carrément un « complexe par rapport à l'allemand », vu comme une langue des élites, difficile, rébarbative, que seuls les derniers dialectophones parviennent à aborder de manière « plus décontractée ». Selon Vincent Goulet, ce complexe plombe l'accès au marché de l'emploi car, toujours d'après lui, « une maîtrise même très aléatoire de la langue de Goethe se corrige rapidement lorsque le jeune est en situation, c'est-à-dire en immersion en milieu professionnel germanophone ».

En conclusion, le chercheur donne quelques pistes pour améliorer l'accès à ce marché du travail allemand. Il préconise une meilleure information des jeunes sur les opportunités d'emploi existant outre-Rhin. Un effort qu'il estime devoir être partagé par les entreprises allemandes qui doivent mieux montrer leur volonté d'accueillir des salariés alsaciens.

Décrier l'enseignement de l'allemand

Vincent Goulet appelle aussi à « décrier l'enseignement de l'allemand ». Comment ? En proposant davantage d'enseignement immersif, c'est-à-dire des cours non pas d'allemand mais en allemand. En clair : il faut enseigner en langue allemande des matières autres que seulement l'allemand.

Le sociologue cible notamment l'enseignement professionnel, ou encore l'apprentissage. D'ailleurs il va entamer une seconde étude qui consistera à suivre des jeunes Alsaciens qui ont fait le choix d'un apprentissage transfrontalier. Objectif : évaluer le degré d'appropriation de ce type de formation par ces jeunes pour étoffer l'offre de formation transfrontalière. Le résultat de cette deuxième étude est attendu fin 2015. ■

JULIEN STEINHAUSER